

trigues et des excitations homicides de Pritchard, un marin plein de cœur, M. d'Aubigny, fit saisir ce missionnaire de trouble et de discorde, et le capitaine Bruat, gouverneur de l'île, le força de s'embarquer peu de jours après pour sa nouvelle destination. Cette conduite, évidemment tracée par l'honneur et par l'intérêt de la colonie, fut qualifiée dans les termes les plus injurieux par le cabinet anglais, et le ministère du 29 octobre se vit contraint à lui infliger un blâme public. Ce n'est pas tout encore. Pritchard ayant allégué que sa courte détention lui avait causé un préjudice de plusieurs milliers de francs, à raison de son commerce, le gouvernement français s'obligea à lui solder une indemnité équivalente, et cet engagement sans nom fut ratifié par des Chambres françaises, à l'instant même où le sang français coulait à Papeëti par suite de l'insurrection que Pritchard y avait fomentée.

L'amour-propre national avait trouvé d'honorables compensations à ces échecs dans les derniers succès de l'armée française en Algérie. Le maréchal Bugeaud, gouverneur de cette colonie depuis 1842, avait imprimé à la guerre une impulsion puissante, et les princes de la famille royale s'étaient montrés avec éclat dans plusieurs rencontres, aux Ouerenseris, à Aïn-Taguin, à Mechouniah, aux Ouled-Sultanes, etc. L'héroïque défense de Mazagran avait pris place parmi les plus beaux faits d'armes de nos fastes militaires. Le théâtre de la guerre venait de s'agrandir par la retraite de notre infatigable ennemi Abd-el-Kader sur le territoire du Maroc, d'où il appelait à grands cris aux combats les populations fanatisées. L'empereur Muley Abderrahman, secrètement encouragé peut-être par le cabinet anglais, résista à toutes les sommations de la France. Il fallut agir. Une escadre fut mise sous les ordres du jeune combattant de Saint-Jean-d'Ulloa, de ce prince de Joinville dont